

## Qu'est-ce qui fait la différence ?

Il y aurait trois manières de distinguer les sexes, d'abord les organes sexuels tels qu'ils se présentent dès la naissance, voire même à l'échographie, ensuite l'état civil c'est-à-dire une forme de nomination dans l'ordre social, et enfin autre chose qui relèverait d'une des formes de la jouissance de l'être en tant que parlant.

Il n'y a nul lien de nature entre ces trois déterminations, mais plutôt des liens organisés par le langage et la parole, c'est-à-dire ce avec quoi nous bricolons du lien entre le premier et le troisième critère, entre corps et jouissance, là où décidément non, nous n'avons pas de savoir positif universalisable sur le sexe.

Aucun humain n'échappe, du fait du langage, à cette nécessité d'avoir à construire, à inventer, de façon contingente, une façon d'être au monde avec des expériences érotiques d'ordre culturel. Ainsi se créera une représentation de ce qu'implique pour chacun le se sentir : homme ou femme.

Mais au-delà de cette contingence individuelle liée à la langue – dont la pathologie par exemple nous montre tout l'éventail des variations possibles – qu'est-ce qui viendrait donner consistance à la différence ?

Pour Lacan ce quelque chose qui noue l'écriture de la structure à la contingence, c'est la fonction signifiante qu'il marque d'une lettre grecque  $\Phi$ , dont il fait un opérateur logique qui supplée pour l'humain à l'absence de rapport sexuel. De ce phallus qu'il prend de la théorie freudienne – coup de force – il va en faire non seulement le « concept », mais encore la lettre de la jouissance, en tant que cette lettre appartiendrait désormais à la structure langagière elle-même. De cette jouissance dite phallique, freudienne, il en propose donc un fondement littéral. Le phallus sera dans le même temps ce qui organise cette jouissance et ce qui y fait obstacle, d'où sa place centrale qui connote le défaut du sujet quant à la sexualité, et qui le constitue comme manquant et désirant.

Mais nous sommes confrontés à une difficulté. Dans la langue, les mots qui servent à nommer les concepts, sauf s'ils sont purs créations ou néologismes, créent au moins partiellement, avec ce qu'ils véhiculent déjà, les phénomènes dont ils sont sensés rendre compte. Ainsi pour Freud qui aura fait de la différence des sexes le point central de sa théorie, le point où converge pour le vivant sexué la question de son être dans la rencontre avec l'autre, n'est-ce pas la logique langagière du concept, en tant qu'il l'aura nommé « phallus », avec tout ce que ce terme charrie comme inévitables représentations issues des provenances grecques puis romaines de notre culture, qui le contraignent à faire de sa libido un principe d'essence mâle ?

C'est-à-dire, n'est-ce pas ce qui l'amène à faire de ce trait différentiel dans le langage courant, un signifiant dont le signifié n'est pas nécessairement calqué sur la réalité anatomique

du pénis, mais s'y retrouve quand même avec sa théorisation de ce que serait la castration maternelle, dans la mesure où Freud semble voir sur le corps de la mère, l'horreur d'un manque réel avec lequel il organise le primat symbolique du phallus. Est-ce le corps de la mère qui manque de quelque chose ? Comment Freud lui-même se trouve-t-il engagé dans son énonciation, dans son regard pris dans sa propre pulsion scopique ?

Si les deux sexes se déterminent dans une sidération devant ce manque qui concerne ce premier grand Autre que serait la mère, il en résulterait, pour Freud, l'envie de pénis chez la fille et le complexe de castration chez le garçon.

Il pourrait ne s'agir là que d'une présentation de ce qui ne serait qu'un mythe de Freud lui-même. Le travail de Lacan reprend pourtant toute la thématique freudienne, sans vraiment la subvertir, tout en proposant des assises logiques qui en soutiendraient la pertinence. C'est ainsi qu'il substitue par exemple au manque de pénis chez la femme, son inscription du côté du pas-tout phallique, ce qui la renvoie, pour cette part où elle serait essentiellement féminine, hors du champ de la castration, et donc du langage.

98

La question de la sexuation reste ouverte et elle l'est autant par la prolifération de conduites sexuelles dites atypiques, aux USA par exemple, que par les travaux des historiens et des anthropologues qui nous montrent la pluralité des mythes fondant ces multiples cultures qui organisent le partage du masculin et du féminin selon des modalités très diversifiées. Nous pouvons faire là référence aux exemples relevés par F. Héritier (les Inuits et les Nuers d'Afrique occidentale). En somme, pour reprendre une question actuellement débattue dans divers groupes analytiques : est-ce que le sexe fait identité ?

Mais partout, et quelque soit la société, la détermination liée au mythe en vigueur vaudra comme vérité imaginaire, organisera le lien social et mettra en place des lois et des situations de pouvoir qui régleront tous les échanges. Ces mythes dont Paul Valéry donnait une jolie définition en disant : « C'est le nom de tout ce qui n'existe et ne subsiste qu'ayant la parole pour cause ».

Ce n'est pas qu'on ne puisse pas repérer quelque constante dans la façon même dont la différence des sexes se cherche un contenu et une effectivité dans le social, par exemple en

sexualisant les rôles et les fonctions, mais force nous est de constater à travers la dimension temporelle de l'histoire, et géographique des cultures, une extrême variabilité.

Que pourrions-nous, dans cette inventivité humaine, repérer comme invariants ? Le langage certes, mais également l'interdit de l'inceste à l'œuvre dans la culture comme effet d'un réel, mais quel réel ? Pour quel inceste ? Avec Lacan, nous entendrons que le réel comme impossible s'origine, pour le parlêtre, de sa prise dans l'ordre signifiant, mais la question reste ouverte de savoir comment cet impossible capture le sexuel, voire serait le sexuel lui-même en tant que tel.

Que les déterminations signifiantes exercent une primauté dans l'ordre des identifications nous en aurons une preuve de plus avec la singulière signification du signifiant « homme » chez les Nuers par exemple, chez lesquels ce que nous considérons comme une femme, est de fait identifié comme homme, dès lors qu'elle est stérile. Elle est alors à ce point un homme, c'est-à-dire nommée telle, que comme les autres hommes elle a droit à sa part de bétail, et joue le rôle d'homme dans toute son extension sociale. La puissance de la logique signifiante du couple : femme = mère, est là si forte que toute femme qui n'a pas d'enfant est un homme, qui n'a d'une femme que l'apparence.

Par ailleurs, comment comprendre ce que Lacan pose comme un nouvel invariant sous la forme de cette jouissance Autre, jouissance supplémentaire dite féminine, jouissance hors sexe du sexué ?

Où la situer ? Dans l'ethnologie comme jouissance exotique avec les transes ? Dans la religion avec l'extase des mystiques ? Dans la mythologie créatrice d'êtres et de corps célestes initiés par l'intermédiaire d'une image ? Dans le système nerveux central, hormonal et chimique avec l'addiction, où encore dans la folie et le délire ?

Cette jouissance du grand Autre sexe, du sexe qui serait grand Autre par rapport au phallus, qui serait éprouvée et ineffable comment existe-t-elle ? Comment en soutenir la signification féminine dans son essence ?

C'est à ces questions, et bien d'autres, que les intervenants d'aujourd'hui sont appelés à répondre.